

**EMMANUEL LEMIEUX**

**POUVOIR  
INTELLECTUEL**

*LES NOUVEAUX RÉSEAUX*



Extrait de la publication



# Pouvoir intellectuel

DU MÊME AUTEUR

*Mélos cotons*, Magazine éditions, 1980

(avec Schwab et Cécile Anguerra).

*Qu'est-ce qu'elle a, ma gueule? Enquête chez les immigrés*,  
Le Hameau, 1983.

*Cognacq-Jay 1940, la télévision française sous l'Occupation*,  
Plume, 1990 (avec Thierry Kubler).

*Autour de Robert Castel*,

Éditions Isis-Inter Faces, 1992 (coordination).

*Pour en finir avec le Sénat, enquête sur une « anomalie »*,  
Éditions 1, 1999 (avec Jean-Pierre Gratien).

Emmanuel Lemieux

Pouvoir intellectuel

*Les nouveaux réseaux*

DENOËL  
IMPACTS

Ouvrage publié sous la direction  
de Guy Birenbaum

© 2003, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006  
ISBN : 2.207.25050.4  
B 25050.8

*À la mémoire de Christian Bachmann.*





« Pour que l'on ne puisse abuser du pouvoir, il faut que, par disposition des choses, le pouvoir arrête le pouvoir. »

Montesquieu, *De l'esprit des lois* (1748).

« C'est donc surtout, à mon sens, par le livre, la conférence, les œuvres d'éducation populaire, que doit s'exercer notre action. Nous devons être, avant tout, des conseillers, des éducateurs. Nous sommes faits pour aider nos contemporains à se reconnaître dans leurs idées et dans leurs sentiments plutôt que pour les gouverner ; et dans l'état de confusion mentale où nous vivons, quel rôle plus utile à jouer ? D'autre part, nous nous en acquitterons d'autant mieux que nous bornerons là notre ambition. Nous gagnerons d'autant plus facilement la confiance populaire qu'on nous prêtera moins d'arrière-pensées personnelles. Il ne faut pas que, dans le conférencier d'aujourd'hui, on soupçonne le candidat de demain. »

Émile Durkheim, *L'Élite intellectuelle et la démocratie* (1905).

« Un intellectuel assis va moins loin qu'un con qui marche. »

Michel Audiard,  
*Un taxi pour Tobrouk* (1960)



## Avertissement de l'éditeur

Lorsque Denoël a proposé, il y a quatre ans, à Emmanuel Lemieux d'enquêter sur les milieux intellectuels français, leurs nouvelles ramifications, les querelles et les lames de fond qui les traversent, nous savions que ce travail serait pour le moins difficile.

Difficile, d'abord, car l'auteur, journaliste indépendant et donc isolé, n'appartient pas au « sérail ». Ce qui apparaîtra à certains comme une faiblesse – « D'où vient-il ? », « D'où écrit-il ? », « D'où parle-t-il ? » – fait à l'inverse sa force. La légitimité d'un enquêteur ne vient pas de son appartenance à tel ou tel réseau, mais plutôt de sa capacité à les décoder de l'extérieur.

Simple enquêteur donc, et sans prétention irréaliste à la moindre exhaustivité, l'auteur nous livre, comme nous l'espérons, le patchwork impressionniste d'un univers en mouvement perpétuel.

De fait, et on aurait tort de le lui reprocher, aucune « thèse » de fond ne traverse cet ouvrage. Emmanuel Lemieux n'est pas parti vérifier des hypothèses à la manière d'un chercheur. Il a juste voulu « rendre compte » de ce qu'il voyait, sans prétendre à l'exégèse érudite. En fait, il ne s'est jamais « confondu » avec ceux qu'il a observés.

Ni procureur en service commandé, ni naïf égaré, il n'a « visé » personne ni voulu abattre quiconque. L'objet de ce livre n'est pas de régler des comptes, de distribuer des bons ou

des mauvais points, voire de choisir un camp contre un autre en instruisant à charge.

L'auteur, confronté à des « lieux de pouvoir », a considéré, à juste titre, que journaux, médias, écoles ou courants méritaient, du fait de leur place éminente, d'être scrutés comme toute institution dont on veut comprendre le fonctionnement.

Alors, bien sûr, des portes se sont fermées devant lui. Certaines ont même été claquées préventivement, parfois avec une virulence déplaisante. Mais d'autres heureusement, bien plus nombreuses, se sont entrouvertes et ont permis à Emmanuel Lemieux de s'approcher au plus près du cœur de ces milieux.

Indépendant au sens noble, libre de toute coterie, produit d'aucune école, et surtout sans *a priori*, *Pouvoir intellectuel* doit donc être reçu et surtout lu pour ce qu'il est : le fruit stimulant d'une enquête journalistique.

G.B.

## Introduction

### Le Pif

C'est un symbole, et il le sait, tout droit dans ses vieilles bottes. Il gîte en haut du piédestal. Une virgule de bronze, longue, maigre, taillée au ciseau. Une silhouette verte, donquichottesque, haute de 3,70 mètres, encochée de travers, balafrée, sans esquive possible des mauvais coups. Lui reste l'humour de la victime qui a tellement enduré, qui résiste avec son sabre comme de bois, et son moral comme de marbre. Le capitaine Dreyfus, vu par le dessinateur et sculpteur Tim, hante la petite place Pierre-Lafue, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à l'écart de la circulation.

On croyait en avoir fini avec l'affaire Dreyfus. Elle rebondit sans cesse depuis le « J'accuse » de Zola dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898. Comme on croit en finir également avec cette étrange créature que l'Affaire aura engendrée, nommée avec un grand talent publicitaire par Georges Clemenceau : l'Intellectuel <sup>1</sup>.

1. Selon Michel Winock et Jacques Julliard, dans la préface à leur *Dictionnaire des intellectuels français* (Seuil, 1996), la paternité du terme « intellectuel » reviendrait à Saint-Simon, déjà inventeur des mots « industriel » et « individualisme », dans son livre *Du système industriel* (1821).

Les propos exacts de Georges Clemenceau, dans *L'Aurore* du 21 janvier 1898, qui accompagnent une pétition d'écrivains et de savants réclamant la révision du procès Dreyfus sont : « N'est-ce pas un signe, tous ces intellectuels, venus de tous les coins de l'horizon, qui se groupent sur une idée et s'y tiennent inébranlables ? »

Le terme « Intellocrate » étant, lui, un modèle déposé par Hervé Hamon et Patrick Rotman, il ne figurera jamais dans le dictionnaire, au même titre que « Kleenex », mais on peut user d'« intello », abréviation péjorative repérée depuis 1977 par *Le Petit Robert*.

En 1988, le ministre de la Culture Jack Lang commandait à Louis Mitelberg, alias Tim, une sculpture du capitaine Dreyfus. Celle-ci devait être installée dans le quartier de l'École militaire, non loin des Invalides où fut dégradé le capitaine. Le lobby militaire s'en mêla. Feutré, mais ferme : que cette statue aille au diable. Le capitaine Dreyfus fut alors hébergé au jardin des Tuileries, mais provisoirement. De guerre lasse, on lui dénicha cette placette, pas plus large qu'un cerveau de pigeon, près de l'ancienne prison du Cherche-Midi. On croit en avoir terminé avec l'affaire Dreyfus, comme avec les intellectuels. Mais il y a toujours quelqu'un pour remuer les braises. Ainsi ce journaliste militaire qui, dans les années 90, mit en cause Alfred Dreyfus dans une revue de l'armée. Les temps changent tout de même : le ministre de la Défense François Léotard, le limogea sur-le-champ. Et dans ces années 2000, il se trouva des mains pour tracer à la peinture de méchantes étoiles sur la statue du capitaine.

Alfred Dreyfus n'est pas tout à fait mort. Les intellectuels, non plus.

### *De Georges Clemenceau à Hervé Hamon*

« Monsieur et cher confrère, Patrick Rotman et moi-même découvrons, dans la dernière livraison du *Nouvel Observateur*, un article annonçant la parution (...) prochaine d'un ouvrage intitulé *L'Intellocratie* et signé de M. Emmanuel Lemieux dans la collection Impacts.

« Sans doute s'agit-il d'une erreur grossière du journal. Nous avons publié en 1981 un livre intitulé *Les Intellocrates*, livre qui a fait quelque bruit. Nous sommes extrêmement favorables à l'idée que de plus jeunes auteurs, vingt ans après, parcourent à nouveau le territoire de la vie intellectuelle parisienne (nous ne manquons d'ailleurs pas de les recevoir et de les encourager). En revanche, il est clair que les termes " Intellocrate " et " Intellocratie " sont des néologismes inventés par nous, dont la propriété nous appartient pleinement, et qui ne sauraient être utilisés par quiconque en titre d'un ouvrage. Notre conseil, M<sup>e</sup> Weil, est formel sur ce point, toute la législation et l'usage de la profession vont évidemment dans le même sens, comme vous savez.

« Par prudence, nous nous sentons donc obligés de vous signaler que nous nous opposons à ce qui serait un emprunt inadmissible et qu'aucune transaction ne serait envisageable, à ce propos. Croyez cher Monsieur, à nos sentiments les plus cordiaux. Hervé Hamon <sup>1</sup>. »

Les motivations de mon enquête doivent beaucoup au livre d'Hervé Hamon et Patrick Rotman. En 1981, ils publiaient, dans des conditions rocambolesques racontées plus loin, *Les Intellocrates*. Nos deux reporters recensaient les réseaux et les coutumes dans l'édition, les médias, la recherche et l'université française. Le livre parcourait, notamment, le circuit balzacien des prix littéraires ou encore « les grands incestes professionnels <sup>2</sup> » réunissant critiques de journaux, éditeurs et intellectuels qui nourrissent l'effroi des observateurs étrangers.

De ce point de vue (les réseaux de l'édition, le système des prix littéraires, la critique en crise) rien n'a vraiment changé, comme le montre la première partie de mon enquête. Mais le théâtre des opérations, lui, s'est considérablement agrandi.

C'est ce que remarquent en premier lieu, les correspondants des journaux étrangers : la prétention intellectuelle est partout. Dans les journaux, les affiches, les cafés-philos, au verso des emballages de Carambar, à « Questions pour un champion », un débat à Beaubourg ou une « Théma » d'Arte.

Les années 80 ont vu la constitution d'une « bulle culturelle <sup>3</sup> » sans précédent. Sous Jack Lang, le siège du ministère de la Culture, rue de Valois, est devenu le QG des clientèles obligées de la culture institutionnalisée. Comme l'a pointé Maryvonne de Saint-Pulgent, conseiller d'État, professeur de musicologie à la Sorbonne et éditorialiste au *Point* : « L'ère Lang finança non seulement la mégalomane pharaonique de François Mitterrand, qui s'exprimait dans les grands travaux culturels de la capitale, et sa déclinaison sur le mode mineur par les élus de province, mais aussi l'institutionnalisation des avant-gardes artistiques, l'achèvement du quadrillage administratif du pays et l'ouverture sans condition des guichets publics aux

1. Lettre du 1<sup>er</sup> juin 2002 adressée à l'éditeur.
2. L'expression est d'Olivier Nora, directeur général de Grasset.
3. L'expression est du sociologue Pierre Grémion.

industries du luxe et du divertissement, à leurs clientèles, et plus généralement à tous les prétendants au label " culturel " <sup>1</sup>. » En 2003, les trois autres grands acteurs, privés ceux-ci, de la bulle culturelle sont le groupe Bouygues, propriétaire de TF1, l'empire Lagardère pour ce qui relève du livre et de sa distribution, et le journal *Le Monde* qui, depuis le milieu des années 90, a repris son essor, retrouvé la puissance de son magistère et est en train de bâtir son groupe. Ces pouvoirs sont-ils des contre-pouvoirs ?

Le big bang audiovisuel, à partir de 1985, a déplacé les lieux de puissance symbolique et d'influence des universités aux médias, notamment vers la télévision.

L'édition, elle, s'est considérablement industrialisée. Le système de l'édition française, fondamentalement une économie de l'offre, produit un capital de livres annuel qui n'en finit pas d'atteindre son point d'orgue. La production a triplé depuis les années 60, avec près de trente mille nouveautés par an, sachant que les réimpressions, elles, suivent une évolution parallèle <sup>2</sup>. Produire moins ? Produire plus ? Les éditeurs eux-mêmes sont partagés et, dans le doute, poursuivent cette course aux armements un peu folle. Dans le même mouvement, le tirage moyen des livres a baissé, diminuant d'un tiers en trente ans. Ce qui est inquiétant pour une industrie culturelle. L'espérance de vie d'un livre est réduite à quelques semaines. Petits tirages et petites ventes : les livres qui en pâtissent le plus sont ceux des sciences humaines qui, à l'exception de l'histoire de la philosophie et de la psychologie, sont en perte d'influence constante.

Alors que se bouclait cette enquête de près de quatre ans, un séisme est venu secouer le monde de l'édition. On le croyait stabilisé dans un duopole de catcheurs adipeux : à ma gauche Vivendi alias Jean-Marie Messier alias J6M, à ma droite Hachette dit la « Pieuvre verte » dit le « Monopoleur ». Bada-boum ! Vingt années d'un âpre western économique et industriel entre les deux entités ont vu leur terme avec la déconfiture

1. Maryvonne de Saint-Pulgent, *Le Gouvernement de la culture*, Gallimard, 1999.

2. François Rouet, *Le Livre, mutations d'une industrie culturelle*, La Documentation française, 2000, pages 110 à 130.



de l'empire Messier en juillet 2002 et la vente de son pôle édition à l'automne. Tout est à refaire.

Pour l'instant, le groupe Hachette, comme sous Napoléon III, semble tenir la main, que ce soit dans l'agrégat de maisons d'édition, de librairies, mais aussi et surtout dans celui, très stratégique, de la distribution. Son rival, le groupe de François Pinault, propriétaire du puissant réseau Fnac, ne fait pour l'instant qu'effleurer le sujet. De nouveaux challengers, poids moyens ou grands prédateurs mondiaux, peuvent se constituer ou se manifester. À terme, quelle sera la vie des idées ? À quelle religion du marketing devra-t-elle se conformer ?

L'indépendance des éditeurs, elle, reste toute relative : la quasi-monopolisation du système par un grand groupe, les arrangements circulaires des prix littéraires, les critiques de presse peu affranchies des réseaux, les lois d'airain du marketing et du management, la fabrication industrielle d'un livre dont on ne connaît plus trop l'auteur, tous ces us et coutumes fragilisent un peu plus une indépendance chèrement payée.

### « *Une stagnation morale* »

En apparence, comme on l'a vu, il n'y a jamais eu autant de livres en circulation, et l'intellectualisme imprègne la société française. L'intellectuel est devenu un merchandising à lui tout seul, une discipline d'essai, une denrée croustillante pour les talk-shows. Mais de nombreux livres se veulent autant de faire-part lugubres : Émile Zola taxidermisé, Jean-Paul Sartre au bonheur des petits vers. On le voit mort, l'intellectuel. Anéanti. Les facteurs de cette dégradation sont multiples. L'intellectuel a été tué par les médias, par une société de mieux en mieux éduquée et informée et qui ne gobe plus n'importe quoi, par l'atomisation de l'individu qui s'accroche au minimum vital du collectif, et enfin, ce qui expliquerait aujourd'hui magiquement tout, par la mondialisation néo-libérale qui cible toute identité avec l'arme fatale du marketing et l'encage derrière ses codes barres.

Pire. À en croire certains, l'intellectuel n'aurait jamais existé, comme l'affirma, à l'automne 2002, Jean-Claude Milner, univer-

sitaire partant à la retraite, dans un petit livre crépusculaire<sup>1</sup> – les intellectuels français adorent les crépuscules. Ce même Jean-Claude Milner qui suscite à son tour énormément de débats... Cela pourrait ressembler à un sketch de Raymond Devos. Un nouveau débat est apparu : pourquoi n'y a-t-il plus de débats ?

Absence de passion française ? Époque mal digérée ? Crise d'identité des intellectuels ?

Sommes-nous depuis la chute du Mur en 1989, comme l'avancait déjà le sociologue dreyfusard Émile Durkheim pour qualifier l'attitude des intellectuels sous l'Ancien Régime, dans un « état de stagnation morale<sup>2</sup> » ?

Rien ne change, tout change : la topographie du paysage intellectuel français, le Pif, a vu d'importants glissements de terrain depuis 1981. L'influence s'est désormais déplacée vers la télévision. Non pas comme entité « intelligente » (selon les études du ministère de la Culture, le nombre d'émissions culturelles est stable depuis le début des années 80) mais comme amplificateur. La télévision a influencé la presse, généré de nouveaux comportements chez les intellectuels, et notamment lancé une nouvelle tribu : celle des médiocrates.

### *Les nouvelles catégories*

Les générations héroïques d'intellectuels des années 60-70, sous les grandes ombres tutélaires de Jean-Paul Sartre et de Raymond Aron, sont en train de s'effacer. Mais la relève du Pif est là, décriée, mal aimée, souvent critiquée, laissant toujours plus de marbre l'opinion qui s'est adopté d'autres héros plus modernes : les humanitaires, les artistes, voire les sportifs. S'inscrivant dans cette logique, l'Insee, révisant ses nomenclatures et ses classifications en 1982, a fait s'engouffrer dans les professions intellectuelles les artistes au sens large, du fakir des spectacles de rue au marionnettiste des Buttes-Chaumont, en

1. Jean-Claude Milner, *Existe-t-il une vie intellectuelle en France?*, Verdier, 2002.

2. Émile Durkheim, « L'élite intellectuelle et la démocratie », *Revue bleue*, 1905, réédité dans *L'Individualisme et les intellectuels*, Mille et une nuits, 2002, pages 41 à 44.

passant par le plasticien survivant de Supports/Surfaces, le couple de danseurs hard-core, sans oublier Manu Chao, Arthur, Julien Lepers et Patrick Fiori.

Élargissement du concept, mais rétrécissement social dans les faits par ailleurs : toute une charmante « bohème » s'est transformée en « intellos précaires<sup>1</sup> », troupes de jeunes petites mains très qualifiées des industries médiatiques, universitaires, éditoriales, à l'avenir plus qu'incertain et au présent social extrêmement précarisé. Sinistre : cette dépression sociale, composée – au mieux – de stagiaires à tout faire, forme la trame de fond de l'univers intellectuel, universitaire et médiatique.

Dans cette enquête, j'ai tenté de dégager quatre grandes catégories d'intellectuels.

Les gendelettres – les écrivains – forment la couche archéologique la plus ancienne des intellectuels. En période de basses eaux idéologiques, ils pourraient signer un retour dans le débat public, à la manière d'un Michel Houellebecq<sup>2</sup>. Les universitaires – que je nomme séminaristes – ont, pour toute une série de raisons examinées plus loin dans ces pages, perdu la main qu'ils avaient depuis l'après-guerre. Les mutations de l'intellectuel universitaire semblent bloquées par une culture administrative. Le Grand Professeur est surtout devenu un Grand Bureaucrate du Conseil national des universités.

Prolifèrent les experts – les oracles – qui, depuis les années 70, ne rechignent vraiment plus à travailler ou encourager les Princes et/ou la technostructure. Les oracles se distinguent des séminaristes par l'utilisation des médias, comme stratégie d'influence. Dans cette catégorie, on trouve une flopée d'« intellectuels ministériels » qui s'est épanouie sous la gauche au pouvoir et dont le pendant privé est l'« intellectuel Sicav ». Le général de Gaulle avait son Malraux, écrivain-ministre, taillé dans le chêne de la mythologie. Valéry Giscard d'Estaing invitait à sa table élyséenne des intellectuels bien polis et quelques ministres et sous-ministres flamboyants tels Michel Guy à la Culture ou feu Françoise Giroud à la Condition féminine. Le

1. Anne et Marine Rambach, *Les Intellos précaires*, Fayard, 2001.

2. Comme en témoigne l'étude polémique de Daniel Lindenberg, *Le Rap-pel à l'ordre*, Seuil, 2002.

conseiller aux universités du Premier ministre Raymond Barre, Jean-Claude Casanova, créa en 1978 la revue *Commentaire*, pré-mice de la grande vague intellectuelle libérale des années 80. Tandis que les Presses universitaires de France (Puf), sous l'impulsion de Michel Prigent, président du directoire et directeur éditorial, lancèrent les « cercles universitaires » qui voulaient faire pièce aux omniprésents « intellos de gauche ». La droite fut fascinée par des clubs de la Nouvelle Droite, comme le Grece d'Alain de Benoist, et le Club de l'horloge. Mais c'est avec François Mitterrand que les intellectuels se sont sentis les plus obligés. Paradoxe : Max Gallo, porte-parole du gouvernement de Pierre Mauroy, railla leur silence dans un article resté fameux publié en 1983 par *Le Monde*<sup>1</sup>. Durant une longue décennie, ils vinrent pourtant en masse à la table du Président, mais aussi dans les nombreuses instances périphériques du gouvernement, alimentant en expertises de toutes sortes le Commissariat au plan, les cabinets ministériels et autres institutions consultatives. Des intellectuels moins militants qu'experts, plus chanoines et diaconesses onctueux du pouvoir que théologiens du contre-pouvoir. Cet esprit de cour les aura surtout décrochés de l'opinion. Il faudra attendre Pierre Bourdieu à partir de 1993, pour renouer avec la tradition de « l'intellectuel de rue ». Mais ce rendez-vous-là aussi se révéla plus médiatique qu'intellectuel. Cette geste de « l'intellectuel engagé » est formidablement télégénique.

La première catégorie repérée, en effet, est celle des médiocrates. Le grand changement intervenu entre *Les Intellocrates* et cette présente enquête est la formation d'une grande bulle médiatique. Le Grand Intellectuel a été zappé par le Grand Médiocrate. Au sommet de cette catégorie, on trouve un club de publicistes ayant un avis sur tout. Si l'intellectuel médiatique devait avoir besoin d'un logo, ce serait assurément l'effigie de Bernard-Henri Lévy. André Glucksmann, Alain Finkielkraut, Régis Debray, et les dix dernières années avant sa mort en 2002, Pierre Bourdieu forment le sommet de la hiérarchie. Les médiocrates ne se résument pas à ce club. Bien d'autres intellectuels font substance des médias, à l'instar des philosophes Michel Serres, Edgar Morin, Luc Ferry ou André Comte-Sponville.

1. Max Gallo, « Le silence des intellectuels », *Le Monde*, 26 juillet 1983.



Depuis l'Affaire Dreyfus, la France se veut la patrie des intellectuels. Pour survivre dans un monde peu propice à la réflexion, les intellectuels ont dû évoluer. Désormais, la posture importe plus que les idées, la parole plus que la pensée, l'opinion publique plus que les idéologies. Si les intellectuels accusent, trépignent, excluent plus que jamais, bien peu se soucient du fond et de l'origine de la réflexion, la plupart se contentent de poses médiatiques. Il faut avoir un avis sur tout et vite, car le premier qui parle a souvent raison.

Nombre d'intellectuels investissent donc dans le seul placement qui rapporte : le pouvoir et ses réseaux. En un mot : l'influence. Aujourd'hui, ils apparaissent plus comme des penseurs zappeurs, pressés de rebondir sur chaque événement.

Quatre années durant, Emmanuel Lemieux a exploré le nouveau paysage intellectuel français, recensé les tribus les plus composites, observé les mutations, consigné les petites et les grandes histoires, traqué les réseaux d'influence, suivi les coups fourrés, les disgrâces et les polémiques. Son enquête est l'occasion de découvrir les nouvelles lames de fond qui traversent l'intelligentsia française.

Médiacrates, experts, « oracles », gendelettes, universitaires « séminaristes », « surgelés » de la guerre froide, communistes orphelins, « pastèques » de la LCR, rouges-bruns, républicains fermes, bourdieusiens, penseurs Sicav, intellectuels ministériels, nouveaux prédicateurs islamistes et néo-réacs sont les principaux personnages de ce théâtre d'ombres qui semblent parfois s'agiter dans un champ de ruines.

Emmanuel Lemieux, né en 1963, est journaliste indépendant. Il est l'auteur de plusieurs livres dont *Cognacq-Jay 1940, la télévision française sous l'Occupation*.

B 25050.8  03.03  
ISBN 2.207.25050.4  
22 €

Extrait de la publication

